

Louis Malle
Louis Malle et moi

Jean-Philippe Gravel

Volume 38, numéro 4, automne 2020

Dossier Cinéastes préférés

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/94173ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Association des cinémas parallèles du Québec

ISSN

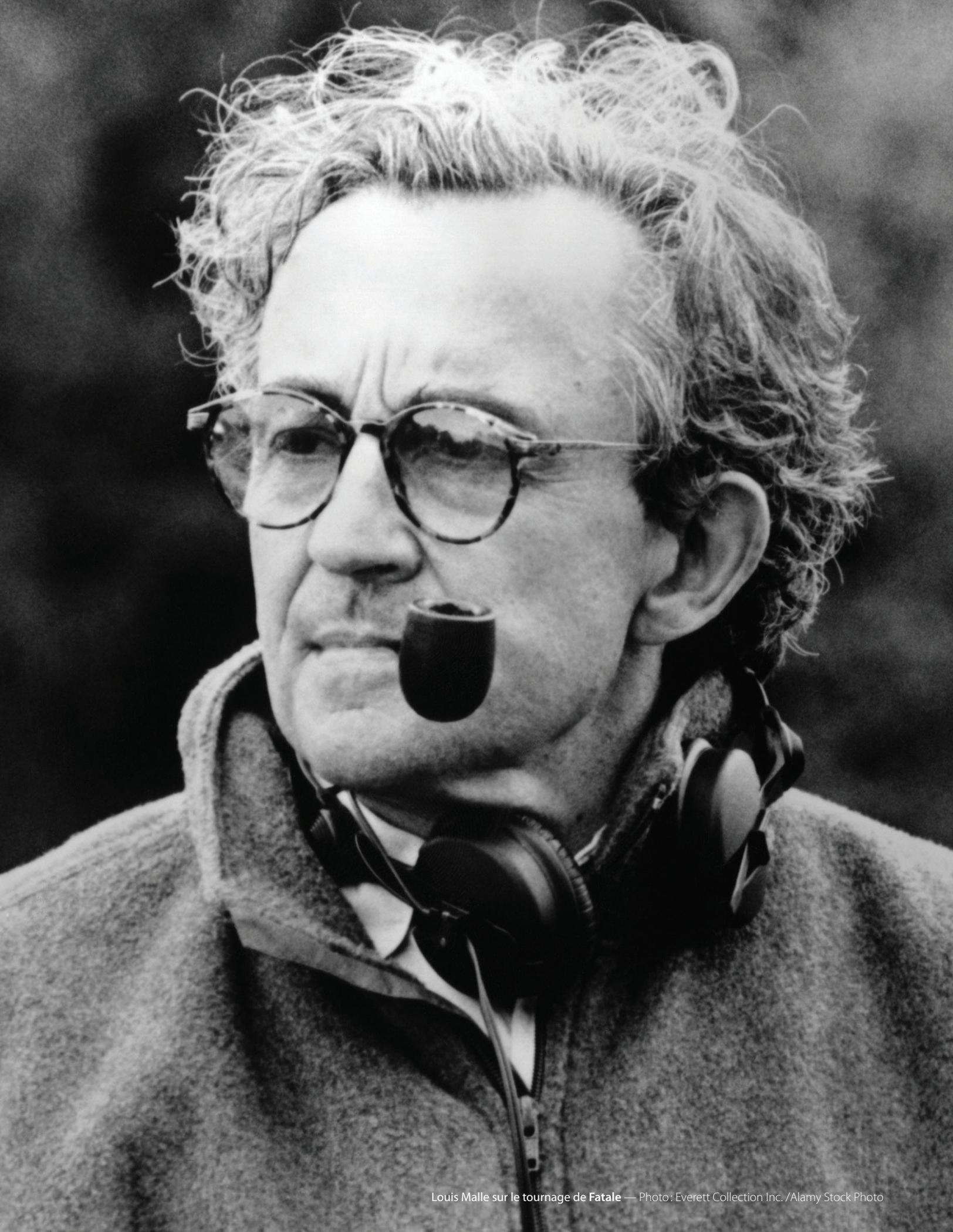
0820-8921 (imprimé)

1923-3221 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Gravel, J.-P. (2020). Louis Malle : Louis Malle et moi. *Ciné-Bulles*, 38(4), 14–17.



Louis Malle sur le tournage de *Fatale* — Photo: Everett Collection Inc. /Alamy Stock Photo

Louis Malle

Louis Malle et moi

JEAN-PHILIPPE GRAVEL

Truffaut ne parvenait pas à s'extirper de ses obsessions. Les personnages de Godard s'observaient à une distance qui les assimilait à des cas sociologiques. Tous deux créaient, malgré les libertés qu'ils s'accordaient, dans d'étroites limites qui imposaient leur identité d'auteur. Loin de tout cela, affranchi de ce genre de contraintes, fier et serein libre penseur, je pense que Louis Malle est, a été, le meilleur cinéaste français de sa génération : son auteur le plus complet et le plus libre parce que le plus équilibré. Il a souvent dit que faire des films lui apprenait à mieux voir les choses et les êtres, et que la création rehaussait le sentiment de sa propre existence. S'il est un lien qui unit chacun des films de sa production éclectique — qualifiée, superficiellement, d'insaisissable par quelques-uns —, c'est bien qu'ils réussissent à transmettre, à leur tour, ce sentiment d'ouverture du regard et du rapport au spectateur. Du moins, au spectateur que je suis.

Je dus en avoir l'intuition dès le visionnement d'**Au revoir les enfants** (1986), alors que j'avais sensiblement le même âge que son héros, Julien Quentin (interprété par Gaspard Manesse). Le lien d'amitié qui se noue avant de se rompre tragiquement par la découverte du mal et de la guerre, la perte d'innocence qui en découle : tout cela était en symbiose avec mon cheminement de conscience à ce moment précis. Je n'avais pas la même naïveté que le jeune Julien Quentin, j'étais au fait des pires réalités de la Seconde Guerre mondiale, des camps de concentration et des chambres à gaz. Mais Louis Malle, en faisant entrer ces grands sujets par la petite porte d'une cour de récréation, était parvenu à rendre sensible ce qu'était de les découvrir depuis la lucarne d'un souvenir d'enfance. **Au revoir les enfants** est un film qui sait s'adresser à l'enfance, qui sait se montrer parfaitement intelligible au spectateur en pleine préadolescence. Longtemps après, des décennies plus tard, le jeune homme devenu adulte saisit soudainement comment, au-delà du simple récit, le film est entièrement porté par un

regard adulte qui sait se poser, sans épanchement ni sensiblerie, sur ses jeunes protagonistes et qui les comprend. Le film, comme tous ceux qui comptent parmi les meilleurs de Louis Malle, progresse et change en même temps que notre regard au fil des âges de la vie.

Il en fut de même, vers mes 14 ou 15 ans, avec **Pretty Baby (La Petite en français, 1978)**, regardé lors d'une télédiffusion de 19 h ou 21 h à Télévision Quatre-Saisons, programmation qui serait, aujourd'hui, inconcevable. Et nous pouvions apprécier aussitôt avec quelle adresse Louis Malle maniait l'art de dégonfler le potentiel scandaleux de ses choix de sujets, comme la collaboration (**Lacombe Lucien, 1974**), l'inceste (**Le Souffle au cœur, 1971**), le suicide (**Le Feu follet, 1963**), l'adultère et la jouissance féminine (**Les Amants, 1958**), ou ici, la prostitution d'une mineure dans un bordel de la Nouvelle-Orléans, sujet explosif s'il en est. Mais le chaland attiré par l'odeur de soufre en sortirait, parions-le, déconcerté, frustré dans ses attentes dépravées. Le scandale derrière **Pretty Baby** n'étant pas tellement dans le choix de son sujet, que dans le refus chez Malle de réduire son héroïne, pas plus que les prostituées du bordel, à son seul statut de « victime ». Violet (Brooke Shields) est plutôt une gamine qui ne porte pas de jugement sur l'univers et l'entourage familiaux dans lesquels elle évolue non sans résilience. Et c'est nous, le public, qui devons nous dessiller le regard de tout ce qu'il comporte de préjugés : entrés dans cette maison close en s'attendant à du sordide, pour découvrir un microcosme de femmes souvent fières et fortes, un lieu d'appartenance que, faute de mieux, la jeune Violet considère comme sa famille, proposition à laquelle il faut adhérer à notre tour, du moins en partie, pour saisir le « message » du film.

De quel « message » est-il question, d'ailleurs ? Un courant de fond semble traverser la filmographie de Louis Malle malgré,



Louis Malle (deuxième en partant de la droite) en compagnie de Claude Lelouch, Jean-Luc Godard, François Truffaut et Roman Polanski au Festival de Cannes en 1968 au moment de l'interruption de l'événement

ou grâce à, ces nombreuses métamorphoses dans la forme comme dans le fond, qui l'ont souvent fait se qualifier d'insaisissable, voire d'auteur incomplet, parce que trop imprévisible. Grave erreur. Ce qui fait tenir ses films dans un continuum fascinant, c'est la question de l'immaturité. Qu'ils soient enfants par leur âge, telle la Zazie de **Zazie dans le métro** (1960) ou le Julien d'**Au revoir les enfants**, ou « enfants » malgré l'âge adulte, par leur décalage, leur excentricité, le statut de marginaux que la société leur affuble et où elle les place, l'immaturité paraît en étroite relation avec une liberté existentielle dont on peut payer le prix fort (comme cette passion adultère et charnelle de **Fatale**, sorti en 1992, qui montre un Jeremy Irons s'éprendre de celle qui serait sa future belle-fille, Juliette Binoche), mais aussi — et c'est là, à mon avis, l'une des grandes beautés de ses films, qui les rend uniques autant qu'indispensables à fréquenter — ne payer aucun prix du tout.

La plupart du temps, chez Louis Malle, il fait bon d'être marginaux et « immatures » : c'est, en outre, la condition *sine qua non* de la liberté. Il peut arriver que de cette immaturité, résulte la tragédie d'un personnage allant à sa perte et scellant son destin, victime des circonstances. **Lacombe Lucien**, le personnage, 17 ans, entraîné dans la collaboration, incarne cette immaturité négative d'un personnage qui a une très faible intelligence tant de lui-même que du contexte dans lequel il vit, où il se laisse prendre et enfile le costume du tourmenteur, avant de finir victime. Un « innocent impur » que, comme le dirait le tailleur juif chez qui il s'invite et dont il séduit la fille, « nous ne parvenons jamais à entièrement

détester ». Personnage fermé, Lacombe « Luciéngue » est aussi un naïf qui endosse l'uniforme de la police allemande comme on se coule impersonnellement dans un rôle. Encore une fois, l'aptitude extraordinaire de Louis Malle à comprendre le personnage, sans y plaquer quelque jugement que ce soit (ce qui est laissé à la conscience du spectateur), a suffi à créer le scandale, à bouleverser les certitudes frileuses et, somme toute, assez lâches de l'opinion publique.

Pareillement, **Le Feu follet** est peut-être le plus beau et le plus triste des films jamais faits au sujet de l'alcoolisme. À côté de lui, le **Shining** de Kubrick (1980) paraît une caricature, malgré toute l'affection que je lui porte. Il faut regarder et comparer la scène, capitale, que les deux films présentent : celle de la première gorgée d'alcool bue par le personnage après des mois d'abstinence. Pour Jack Torrance/Nicholson, nous voyons le démon à l'œil abruti qui se réveille. Chez Alain Leroy (extraordinaire Maurice Ronet), c'est le soulagement tourmenté d'un retour à la patrie de l'oubli (« depuis que je suis abstinent, je n'oublie jamais rien », l'entend-on dire, je cite de mémoire). Car l'abstinence, Malle l'a compris comme Drieu La Rochelle qu'il adapte, se compare parfois au fait de se sortir d'un rêve pour se trouver dans un cauchemar qui s'appelle la réalité : des amis oisifs auxquels on ne s'identifie plus, un espoir auquel on cherche à s'accrocher, mais qui ne cesse de nous échapper, le fait que la guérison ne sera jamais entière et que nous serons toujours, fondamentalement, des malades : tel est le cauchemar et le prix de la sobriété retrouvée. Tout, dans ce monde, me heurte, notre « soif de consolation est impossible à rassasier » et, dans pareil cas, le suicide de l'esprit semble avoir précédé, et de loin, celui du personnage, qui ne souhaitait rien de moins que de demeurer pour toujours dans l'univers confiné de sa maison de santé.

Mais pour un Lucien Lacombe ou un Alain Leroy, les films de Malle comptent bien une douzaine de personnages libertariens impénitents, comme la petite Zazie (Catherine Demongeot) et son oncle Gabriel, travesti et « hormosessuel » (Philippe Noiret, déjà un cousin flegmatique d'**Alexandre le bienheureux** d'Yves Robert, sorti en 1968). Les deux Maria (Brigitte Bardot et Jeanne Moreau) de **Viva Maria!** (1965), ce pétaradant western féministe chargé d'explosions et de fusillades que Quentin Tarantino adore sûrement, ou ce personnage d'un de mes Louis Malle préférés, Laurent Chevalier (Benoît Ferreux), dans **Le Souffle au cœur**, et dont il me semble que le Milou de Michel Piccoli présente la version âgée et intacte dans **Milou en mai** (1990) : figure du jouisseur incorrigible qui vit à la hauteur de (enfin, qui honore) ses privilèges de classe.

Le Souffle au cœur est certainement la réponse aux films sur l'adolescence tourmentée bâtie d'après le modèle autobiographique des **400 Coups** de Truffaut, selon lesquels l'adolescence est monstrueuse, cruelle et pénible, un traumatisme

pour la vie, dont quelque cinéaste débutant fera sa première œuvre et la plus forte, en forme de revanche. Arrive Louis Malle, dont l'autobiographique *Laurent* commet les 400 coups lui aussi... sans s'en prendre un seul: la haute bourgeoisie à laquelle il appartient se fait la complice amusée de cette immaturité oisive qu'il partage avec ses frères et surtout sa mère, qui est loin d'être une mère, plutôt une éternelle adolescente dont le caractère justifie, en toute logique, la consommation de l'inceste sur laquelle le film se clôt dans un climat d'hilarité générale et complice. Encore une fois, Malle procure avec son film un tonifiant antidote à tous les clichés négatifs de l'adolescence. Y avoir des privilèges constitue, certes, un indubitable avantage, encore faut-il prouver que l'on est à leur hauteur, et tout comme personne ne parvient à « entièrement détester » Lucien Lacombe, personne, je pense, ne peut parvenir à condamner l'existence privilégiée du jeune Laurent et de son clan, si cette dernière continue de présenter un terrain ludique d'exploration de la liberté.

C'est peut-être une des plus grandes et des plus belles leçons que m'enseigne le cinéma de Louis Malle: sache demeurer conscient de tes privilèges et vis de manière à être à leur hauteur. Il ne faut pas se raconter d'histoires. Bien que n'étant pas des plus fortunés, je dois me rappeler vivre dans un pays du premier monde, avoir des parents aimants, avoir joui d'une éducation qui, en bien comme en mal, m'a permis de mieux me connaître et de disposer d'un fonds culturel capable de me projeter au-delà de moi-même. Le monde extérieur, malgré ses frilosités, demeure pour une grande part un terrain de jeu sans limites. Comme Zazie, je peux rêver d'être un instituteur pour « faire chier les mômes » ou employer une langue verte empruntée à Céline et Lautréamont, dans l'espoir de « mettre les gros mots à la portée des grandes personnes ». Aussi bien que je peux dire à certains, sur les réseaux sociaux ou ailleurs: « tu causes, tu causes, mais c'est tout ce que tu sais faire! » L'amour? Je sais avoir le cœur assez extensible pour en avoir plusieurs à la fois, sans toutefois avoir accompli l'exploit de vivre sous le même toit que Candice Bergen et Alexandra Stewart, bien que ce ne soit pas faute d'avoir essayé. Je n'y parviens pas tout le temps, mais chose certaine, comme avec les films de Malle, je m'efforce de comprendre mes frères humains et mes sœurs humaines, non d'après mes valeurs ou préjugés, mais conformément à leurs vérités et circonstances, fussent-ils être travestis hormosessuels, alcooliques sur le retour, femmes adultères, adolescents inconscients compromis avec l'ennemi, et j'en passe et des meilleures. Même « l'assoiffement » de certains pour les expériences de vie les plus *flyées* passe par la bienveillance du regard critique de Louis Malle. Sa réponse à *Ma nuit chez Maud* de Rohmer (1969), ce grand film sur l'art de la conversation, s'appelle *My Dinner with Andre* (1981), un film qui constitue tout autant un défi formel — représenter une conversation entre deux amis au restaurant, en temps réel — que celui, techniquement



Louis Malle sur le tournage d'*Au revoir les enfants*

complexe, de *Zazie dans le métro* qui rendait hommage aux dessins animés de Tex Avery et aux comédies de Chaplin, tous deux remportés haut la main. Tous les cinq ans environ, *My Dinner with Andre* est un rendez-vous, dont chaque occasion procure des découvertes différentes. La dernière fois, il m'a semblé que la voracité d'André Gregory pour les expériences limites dissimulait mal un dégoût de la vie moderne — cette société de robots aux réflexes conditionnés — qui confinait à la névrose phobique, heureusement contrebalancée par le gros bon sens de son ami (Wallace Shawn), fort peu épris de ce genre d'exotisme et parfaitement content de s'endormir la nuit sous une couverture chauffante. Mais quel parti prendrai-je la prochaine fois que, en confinement ou non, je reverrai le film? Je n'en sais rien. Et c'est pour ça que j'ai hâte.

Louis Malle est mort à 64 ans, peu après la sortie de *Vanya on 42nd Street* (1994): il n'aura donc pas profité longtemps de la vieillesse épicurienne et heureuse qu'il avait imaginée pour Michel Piccoli dans *Milou en mai*. Mais il tombe sous le sens qu'il ait clos son œuvre par l'adaptation d'une pièce de Tchekhov. La boucle était bouclée. Malle semblait reconnaître sa dette, ou du moins sa fraternité, envers le regard généreux du grand ausculteur de la conscience de ses contemporains, le petit médecin de campagne russe habité par le brillant génie de pouvoir comprendre et embrasser tous les comportements, les espoirs comme les déceptions, de ce mystère qui s'appelle l'être humain. ☞